HISTOIRE ANECDOTIQUE
DE LA
VÉNERIE CONTEMPORAINE.

État actuel de la vénerie d'importation dans le Béarn (suite). — Le drag de Pau (1).

Ainsi que je l'ai déjà dit dans un des précédents chapitres de cette histoire, la chasse d'importation anglaise existait déjà dans le Béarn et à Pau même il y a une quinzaine d'années environ. L'honorable gentleman qui l'y avait introduite, en donnant à quelques notables habitants de la ville une meute avantageusement connue aux alentours de Tarbes, où elle s'était formée, avait réellement le feu sacrédes vrais disciples de saint Hubert, et tout chasseur de renard qu'il était, il n'aurait jamais consenti à se faire le propagateur avoué de la parodie du drag, et encore moins en complice par l'apparente crédulité ou le silence. On suivit les bonnes et saines traditions qu'il avait laissées jusqu'en 1855, époque à laquelle les renards, si vigoureusement houspillés par la meute en question et d'autres encore, commencèrent à diminuer avec une rapidité telle, qu'il fallait bientôt entrevoir, dans un avenir prochain, le moment où il n'y en aurait plus un seul dans le pays, à plusieurs lieues à la ronde. En conséquence, peu de temps après, le bel et bon équipage dû à la munificence de sir Henry O... fut vendu à M. de Lareinty, et pendant tout un hiver, les vastes plaines, si propres aux ébattements cynégétiques qui avoisinent la capitale du Béarn, ne résonnèrent plus sous le galop furieux des cavalcades lancées sur les traces d'un renard. On n'aurait pu y trouver à chasser que des lièvres, et comme l'étiquette britannique ne permet pas d'endosser un éclatant habit rouge en l'honneur d'une aussi modeste poursuite, les Anglais domiciliés à Pau pensèrent généralement qu'autant valait rester les bras croisés jusqu'à des jours meilleurs.

Mais quand on a été assez favorisé par le sort pour n'être ni une *nation militaire* ni une *nation dansante*, il faut bien chercher un autre moyen de tuer le temps, ce terrible ennemi des ennuyés, que la guerre, qui ne plaît qu'aux héros, ou la polka, qui ne sourit qu'aux galants. La colonie anglaise de Pau, ayant reconnu l'impérieuse nécessité de cette recherche, se mit, dès le printemps suivant, à tenir de nombreux conciliabules, et il fut décidé que pour le prochain automne, sans plus de retard, on ouvrirait de nouveau la campagne contre la gent renarde, alors même qu'elle serait détruite jusqu'au dernier de ses membres, comme les anciens Abencérages, de galante et chevaleresque mémoire.

Dès le début de cette énergique résolution, on n'y alla pas de main-morte, ainsi qu'on va le voir. L'usage en pareil cas est de commencer par la formation d'un comité de trois, cinq ou sept personnes au plus, comité à qui incombe le soin de régler tout ce qui concerne l'institution future : on en mit vingt du premier coup dans celui de Pau, afin, sans aucun doute, de compromettre le plus de gens possible dans le projet conçu, lequel ne consistait en rien moins qu'à naturaliser au sein de la ville qui avait donné naissance à Henri IV, l'un de nos rois veneurs, le drag tel qu'il se pratique à Oxford ostensiblement, mais ici sans l'avouer jamais, et en protestant même au besoin contre cette innovation généralement inconnue dans notre pays.

Ceci m'amène tout naturellement à penser qu'il est indispensable de mettre un peu au courant ceux de mes lecteurs qui ne sauraient que d'une manière incomplète ou pas du tout ce que c'est que le genre de chasse qui a reçu le nom de *drag* chez nos voisins d'outre-Manche, et pour obtenir ce résultat, je citerai cette courte et lucide description d'un écrivain cynégétique de notre temps, à propos du déduit britannique en question.

« Voilà de quelle manière se pratique invariablement le drag, quand on ne le *prépare pas*, ainsi que cela se fait quelquefois, au moyen d'un tampon de linge imbibé d'une essence quelconque, pourvu seulement qu'elle soit très-pénétrante et qu'elle puisse conserver longtemps son parfum.

» Un homme sûr, adroit et discret, connaissant parfaitement la contrée, part le matin, une heure et demie avant la réunion des chasseurs qui doivent courir le drag, part, — dis-je, — des bois et du point même où le rendez-vous général aura lieu plus tard. Sur son dos il porte un sac mystérieux, dans lequel est renfermé un renard d'occasion, le plus habituellement avarié, et il traîne derrière lui, attaché à une corde, un bouchon de paille formé d'un peu de litière prise sous le même renard ou sous tout autre individu de son espèce, retenu en captivité pour les futurs plaisirs des sportsmen de l'endroit. Il va sans dire que cette paille exhale une odeur dix fois plus pénétrante que la bête elle-même, et qu'une longue procession de renards laisserait moins de fumet sur son passage que ce simulacre empesté. Le Figaro de vénerie qui remplit cette mission de confiance, s'en va droit devant lui, par monts et par vaux, choisissant de préférence les points de la contrée où le sol est le plus accidenté, de manière à préparer des obstacles naturels sur son parcours, et quand il arrive au terme de sa course à travers champs, il s'arrête, s'embusque derrière un épais buisson qui le dérobe aux regards indiscrets des curieux, et même à ceux des gens qui le payent, lesquels savent pourtant qu'il doit être à son poste, et seraient bien fâchés qu'il n'y fût point, et là il attend la meute.

» Celle-ci, que l'on a eu bien soin de découpler sur la place même d'où le fameux bouchon de paille est parti, s'est élancée de toute la vitesse de ses jarrets d'acier sur la fausse piste, à laquelle elle a trouvé un parfum exquis et peu difficile à humer au passage, ainsi qu'il est aisé de le comprendre. Quand l'homme au sac l'entend venir, et pour cela il ne faut pas qu'il cesse un seul instant d'être l'oreille au guet, car elle court si vite qu'il ne lui est guère possible de crier bien fort, il lâche son invalide, qui est de plus à moitié mort de peur et aveuglé par l'éclat du grand jour succédant tout à coup pour lui à l'obscurité profonde au milieu de laquelle il a vécu pendant deux heures ou moins. Ce qui se passe alors est facile à prévoir. Le renard, estropié, ahuri, ébloui, est promptement porté bas, au vif contentement et à l'orgueilleuse satisfaction des nombreux cavaliers qui ont galoppé ventre à terre à la suite de l'équipage *par l'odeur alléchée.* »

Tel est le drag dans toute sa simplicité primitive, et cet exposé sans phrase, qui dit tout en ne disant rien de trop, doit suffire, ce me semble, pour mettre le lecteur désintéressé dans la question, c'est-à-dire de bonne foi, à même d'apprécier le genre de plaisir que l'on peut trouver dans cette chasse de *nature morte*, et le degré de science cynégétique qu'elle exige de la part de ceux qui s'y livrent. Je n'insisterai donc pas davantage sur ce point.

Les choses ne se passent pas autrement à Pau depuis trois saisons, seulement personne n'en veut convenir franchement, ceux-ci parce qu'ils craindraient de perdre une partie de leurs souscripteurs si la vérité était connue, ceux-là, que je comparerai volontiers à des *maris de Molière* heureux de leur sort, parce qu'on les a si bien trompés jusqu'à ce jour, qu'ils croient naïvement avoir été les véritables acteurs d'une véritable pièce, tandis qu'ils ne sont jamais que les comparses innocents d'une parodie grossière par elle-même, mais savamment organisée. Il y a donc dans cette affaire, comme dans toutes celles de ce bas monde, des dupeurs et des dupés vivant en parfaite intelligence jusqu'à présent, grâce à l'habileté audacieuse des uns et à la crédulité un peu insouciante des autres, et s'instituant peut-être sans le moindre scrupule *la Société des grandes chasses à courre du Béarn.*

(1) Au point de vue du veneur où se place notre collaborateur M. le marquis de Foudras, son appréciation du drag est parfaitement logique. Mais, pour peu qu'on sorte du cercle restreint de la vénerie classique et qu'on entre dans le vaste domaine du *sport*, le drag occupe une place qui a sa valeur relative. Le drag entre, en effet, dans la catégorie des exercices dont le grand attrait est dans la locomotion rapide et la poésie des obstacles.

Dans un pays où l'on se préoccupe du perfectionnement des races chevalines, le drag doit être accepté par le sportsman au même titre que la chasse et le steeple-chase. Il offre une heureuse application des facultés du cheval. Le drag ensuite est un ingénieux simulacre de la vraie chasse, indispensable partout où le gibier manque; c'est le plus charmant amusement possible dans la vie de garnison pour de jeunes officiers de famille qui n'ont à leur disposition ni grand bois, ni plaines, ni surtout l'équipage et le personnel nécessaires aux beaux laisser-courre de la vénerie classique. Nous ne sommes plus au siècle de Louis XV; tout se modifie autour de nous. La chasse de nos pères s'en va; les terres s'amoindrissent; les réseaux de fer se multiplient; le gibier disparaît, et le droit de suite devient de plus en plus impossible.

Le drag a donc sa raison d'être; les Anglais, qui sont nos maîtres en fait de sport, le comprennent à merveille, sans pourtant en exagérer l'importance.

Nous laissons à M. le marquis de Foudras toute la responsabilité de ses opinions.

EUGÈNE CHAPUS.

Rien n'a été négligé du reste pour donner à l'institution naissante tout l'éclat nécessaire à sa rapide popularité parmi les étrangers et les indigènes riches ou crédules qui pouvaient en faire partie. D'abord, un chenil bâti en 1847 aux Bordes d'Espoey, par MM. Standish et Cornwall, et appartenant aujourd'hui au maître de poste de l'endroit, a été loué par la Société. C'est là qu'ont lieu le plus habituellement les rendez-vous chaque jour de chasse, c'est-à-dire les mardi et vendredi. On y porte les casseroles, les bouteilles, *les harnois de gueule*, sans oublier le sac contenant le renard et le panier où l'on cache la litière embaumante destinée à la confection du drag. On arrive après avoir fait ses seize kilomètres, on déjeune gaiement, comme font, sur le champ de bataille, des guerriers assurés de la victoire, et le soir on rentre à Pau, ayant pris toujours son renard, avec force incidents de chasse, que MM. les membres du comité, au nombre de vingt, comme l'on sait, vont proclamer par toute la ville.

On ferait un très-amusant volume de toutes les ruses employées par ceux des membres de la société du drag qui sont complétement dans le secret de la comédie, pour le dissimuler à ceux que l'on n'a pas jugé à propos d'y mettre. Tantôt, lorsque le renard est tellement malencontreux qu'il peut à peine courir, de braves paysans, à qui l'on a d'avance graissé la patte, crient à tue-tête sur le passage des chasseurs, qu'ils viennent d'apercevoir l'animal, et que jamais ils n'en ont vu de plus vigoureux. D'autres fois, quand la provision des animaux de sac est épuisée avant la fin de la saison, on imagine le drag jusqu'à l'entrée d'une tannière, et là le piqueur déclare, en s'arrachant les cheveux de dépit, que maître renard vient de se terrer, ce qui est grand dommage, car il allait être pris à la minute même. J'en passe, et des meilleures, ne voulant pas m'arrêter trop longtemps sur ces lourdes gasconnades britanniques, mais seulement en donner une idée qui puisse mettre le lecteur à même de juger avec pleine connaissance de cause ce que c'est que la vénerie des Anglais qui se prétendent les premiers chasseurs du monde.

L'équipage dont le quartier général est aux Bordes d'Espoey, se compose de cinquante chiens de pur sang, de haute taille et de grand pied. Il est conduit par deux piqueurs habillés de rouge; dont le plus élevé en dignité est un nommé Dupont. C'est un fin matois de Tarbes, qui accomplit avec un imperturbable sérieux la mission bouffonne de paraître toujours douter s'il trouvera ou non un renard quand il part pour la chasse, mais qui, en revanche, ne s'étonne jamais quand son équipage en a forcé un. Lorsque la température est douce, et sous le beau ciel de Pau, il est rare qu'elle ne le soit pas, même pendant les plus mauvais mois de l'hiver, d'intrépides amazones et de belles dames en calèches découvertes suivent la chasse, et il va sans dire que ce sont les jours bénis que le secrétaire *du conseil des Vingt* inscrit en lettres d'or sur le registre de la société. Le lendemain, ces dames, autour desquelles trente ou quarante cavaliers couleur de feu ont tourbillonné pendant deux heures, racontent, non pas ce qu'elles ont vu, mais ce qu'on leur a soutenu qu'elles devaient voir, et il en est dans le nombre plus d'une qui vous affirme et vous jure au besoin, que le renard sorti clopin-clopant du sac s'est élancé, rapide comme une flèche, d'une touffe de bruyère sous ses yeux. Qui pourrait en douter encore ? une femme, une blonde aux yeux bleus, qui plus est, l'a dit.

Au commencement de l'automne, l'équipage est envoyé en déplacement dans les environs de Tarbes. Le but apparent de cette campagne est le *Cub Hemting*, chasse aux renardeaux. Cette chasse se fait tous les ans en Angleterre, à pareille époque, et, dans ce pays, elle sert uniquement à remettre en *bonne condition* d'ardeur, de fonds et de vitesse, les équipages à qui la morte saison a dû nécessairement nuire dans leurs moyens les plus essentiels. A Pau, on crie le plus haut qu'on peut que l'on fait la même chose, mais en réalité on en fait une autre, puisqu'au lieu de forcer les renardeaux et de les laisser étrangler aux chiens, on se borne à les obliger à se terrer, après quoi on les déloche, et on en forme dans une petite provision que l'on conserve pour l'hiver. Ce sont même les meilleurs qu'on se procure ainsi, car n'ayant pas été pris au piége, il est rare qu'il s'en trouve dans le nombre un seul assez estropié pour ne pas pouvoir courir bien ou mal pendant quelques minutes, ce qui suffit toujours, le bouchon de paille ayant fait le gros de la besogne, c'est-à-dire le lancer et le débucher.

La société a une espèce de cercle littéraire où elle se réunit; elle donne des dîners, et elle entretient des correspondances avec les revues cynégétiques anglaises qui font métier de dénigrer la vénerie des autres pays. Quelques-uns de ses membres fréquentent les tables d'hôte le plus en renom, et là les succès de l'équipage sont adroitement amenés dans la conversation entre la poire et le fromage, et colportés ensuite au loin par les voyageurs que le hasard a amenés là. C'est une conspiration très habilement ourdie, une sorte de tribunal secret qui fonctionne avec une prudence consommée et une persévérance sans pareille, sachant tirer parti de tout, même des circonstances qui pourraient être funestes au mystère qui l'enveloppe. En voici un exemple :

Le 16 mars de cette année, maître Dupont avait préparé son drag comme à l'ordinaire. Il découple, et au moment même où trois de ses chiens empaument la voie du bouchon qui doit les mener à l'animal du sac, le gros de l'équipage, c'est-à-dire plus de quarante chiens, lance un véritable renard qui se trouvait là, on ne sait comment.

Les trois chiens, qui n'avaient eu affaire qu'à une pauvre bête exténuée, en finirent avec elle en vingt-cinq ou trente minutes, tandis que les quarante autres mirent près de deux heures pour forcer le renard de bon aloi. Il y avait là de quoi éventer la mèche, comme l'on dit vulgairement. Eh bien ! ce fut le contraire qui arriva. Le comité se mit en campagne, et, grâce à lui, les deux chasses furent expliquées de la manière la plus satisfaisante, comme un démenti le plus formel donné aux gens qui s'étaient permis de croire à l'existence d'un drag dans la ville de Pau, et bientôt il fut établi que si la chasse du renard devenait un jour difficile, ce serait par suite de l'abondance et non de la disette de ces animaux.

Et voilà comme on écrit l'histoire !

MARQUIS DE FOUDRAS.

(*La suite au numéro prochain.*)

France et Etranger.

Variétés.

— On a eu tort d'annoncer que le roi de Prusse se proposait de passer l'hiver prochain à Nice; c'est à Florence que S. M. doit se rendre.

— Le prince Alfred, de retour de son voyage sur le continent, vient de se rendre à Balmoral, auprès de sa mère la reine d'Angleterre. S. M. doit venir à Windsor, en quittant sa résidence actuelle.

— Tandis que les journaux de Londres annoncent la présence de la princesse Mathilde à Venise, S. A. R. arrive à Paris.

— On annonce officiellement une nouvelle grossesse de la duchesse de Brabant.

— Les chasses à courre du prince Albert, à Balmoral, n'ont pas été fort heureuses. S. A. R. est sorti trois jours de suite sans avoir tué un seul animal. Il paraîtrait que la sécheresse du temps empêche les daims et les chevreuils de quitter les régions élevées et presque inaccessibles où ils font leur demeure.

— Le grand-duc Constantin de Russie se rend en Piémont, d'où il accompagnera la grande-duchesse son épouse à Nice; où S. A. I. séjournera quelque temps. Le prince ira ensuite s'embarquer à Villa-Franca et prendra le commandement de la petite escadre russe.

— Un joailler de Londres vient de monter en diadème pour la princesse Woronzoff, de Russie, les pierres appartenant à cette opulente famille. Ce magnifique bandeau peut être converti à volonté, en collier ou en bracelet. Il se compose de neuf gros diamants, surmonté chacun de brillants d'un plus petit volume et reliés entre eux par un cordon de pierres serties en argent. On évalue à plus de 500,000 fr. le prix de ce riche joyau.

— Lundi de la semaine dernière, le capitaine Hall s'est rendu de Liverpool à Manchester dans un aérostat (*Florence-Nightingale*). Le vent portait en droite ligne, et le capitaine, parti à deux heures onze minutes, est arrivé à trois heures dix minutes. Il a mis par conséquent cinquante-cinq minutes pour franchir une distance d'un peu plus de 50 kilomètres par le chemin de fer; quinze minutes de moins que l'express sur la ligne du London and North-Western.

Le propriétaire-directeur : N. DE St-ALBIN LAGATERE.

Paris. — Imprimerie SCHILLER AINÉ, rue du Faubourg-Montmartre, 11.